L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN 22 AOUT 1883. 56me Année

Dufour, Dennet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La., Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.

MERCREDI, 22 AOUT 1883.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$3 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

Supplément de L'ABEILLE

Voir le supplément de l'ABEILLE pour ses annonces de ventes de propriétés par le collecteur de taxes d'Etat.

L'ABEILLE du 1er Septembre

L'ABEILLE publiera, le 1er septembre prochain, un exposé aussi complet que possible des opérations commerciales et financières de l'exercice 1882-83, à la Nile-Orléans. Aucun détail ne sera négligé, et on pourra y puiser de fort utiles renseignements. Comme ce numéro de L'ABEILLE sera tiré à un nombre très considérable d'exemplaires et sera expédié sur tous les points, tant en Europe qu'en Amérique, nous croyons devoir le signaler à l'attention des annonceurs.

La culture des textiles au Sud des Etats-Unis.

L'américain est véritablement possédé d'un démon, celui de la reproduction, chez lui, de ce qu'il voit se produire chez les autres. Au premier coup d'œil, cela fait l'effet d'une manie; après un peu d'observation et de réflexion, rien ne paraît plus simple, plus sensé. Ceux qui savent pénétrer au fond des choses, y trouvent une aptitude merveilleuse à tirer rapidement parti de toutes les ressources que la nature lui a mises sous la main, la faculté, élevée au plus haut degré, d'adapter à ses climats si divers, à ses terroirs si différents, à ses besoins si multiples, les découvertes et les productions des autres pays. Cette aptitude, cette faculté, prennent les proportions du génie.

Le fait est que, du Nord au Midi, de l'Est à l'Ouest, l'américain a, dans son pays, tous les climats, tous les genres de sol, toutes les espèces de richesses minières et forestières; qu'il a, dans ses populations, tous les traits d'esprit et de caractère des races septentrionales et des races méridionales; de là, les pointes qu'on s'a vu faire quelquefois, à droite, à gauche, tantôt sur un terrain, tantôt sur un autre. A une époque assez éloignée—c'est par là qu'il a commencé, du reste—nous l'avons vu s'affoler des productions du sol: inutile alors de lui parler d'industrie manufacturière, il n'avait pas le temps, et n'était guères plus en humeur de vous écouter.

Un jour, pourtant, il s'est ravisé, il a compris qu'il faisait fausse route, et il s'est lancé à corps perdu dans le domaine industriel, laissant un peu la production agricole au second plan. Ce nouvel enguement n'a pas duré longtemps; il a vu qu'il pouvait faire les deux choses à la fois, et le voilà qui se lance, plus ardemment que jamais, dans la carrière, embrassant, à la fois, toutes les branches de l'activité humaine, et leur donnant à toutes une impulsion inconnue jusque-là.

Nous ne voulons, aujourd'hui, nous occuper que d'une seule industrie—celle des textiles—la plus importante de toutes, parce que non seulement elle doit faire la fortune du fermier, mais aussi parce qu'elle fournit la matière première aux fabriques, et qu'elle est ainsi une autre source de fortune pour l'industrie manufacturière.

On aurait, vraiment, de la peine à énumérer toutes les textiles, toutes les fibres qui sont cultivées ou cultivables, dans les conditions les plus avantageuses, sur le sol américain. Laissons de côté le coton qui, depuis longtemps, a fait ses preuves et obtenu les honneurs de la royauté; passons sur la soie, qui ne fait qu'entrer dans l'arène, mais dont nous regardons la victoire comme gagnée d'avance; nous trouvons le lin, le chanvre, l'ortie, toutes les plantes appartenant à la famille des mauves, la guimauve des Indes, ou abutilon, le grand palmier, le palmier nain, le cactus, le coco, le plantain, la jute, le ramié, le lin de la Nile-Zélande, la sparte— autant d'articles négligés par l'agriculture, et inconnus à la manufacture américaine.

Il n'y a pas un Etat, depuis les frontières des possessions anglaises jusqu'au Golfe du Mexique, qui ne puisse produire plusieurs des plantes d'où l'on tire ces précieuses fibres.

A l'ouest, au nord, appartient le lin, que l'on y cultive, en effet; plus d'un million d'arpents lui sont consacrés, mais le fermier n'y tire parti que de la graine, il néglige la tige dont il ne sait employer que la paille. Le reste est jeté au feu, ou bien enfoui dans la terre où il ne devient qu'un engrais assez médiocre. Le fermier se fait de $7 à $14 l'arpent avec le lin qui pourrait lui rapporter de $30 à $60. A le voir demander si peu, à un produit qui pourrait tant lui donner, nous ne reconnaissons vraiment pas l'américain, surtout celui du Nord, si fier de son habileté à tirer profit de tout.

Le chanvre est encore un de ces textiles que l'on néglige un peu trop aux Etats-Unis. D'où nous viennent tous nos cordages, nos cordelles, nos cordons, nos ficelles de toutes grosseurs? des Etats de l'Est, qui les fabriquent, avec une matière première qu'ils importent de l'étranger, le plus souvent de Manille? Depuis quelque temps, la demande, toujours croissante, de cet article, qui est la grande ressource de l'île, en a fait considérablement hausser le prix. C'est le peuple américain qui est obligé de payer la différence, tandis qu'en cultivant le chanvre lui-même, il pourrait se procurer les mêmes articles à moitié meilleur marché.

Les palmiers de différentes espèces, le cocotus, le plantain, le ramié, la jute nous ramènent vers le Sud, où quelques-unes d'entr'elles sont indigènes, ou bien, poussent mieux que dans leurs pays d'origine. Quel bénéfice ne tireraient pas de ces cultures diverses les Etats de la Floride, du Mississippi, de la Louisiane, pour le terrain et le climat desquels elles semblent avoir été créées!

Veut-on savoir combien il sort d'argent des Etats-Unis pour se procurer, à l'état de matière première, ces trois seuls produits naturels—le lin, le chanvre, la jute? —nous tirons les chiffres d'un tableau statistique des importations de 1882—$35,887,885, qui se décomposent ainsi: pour le lin, $19,223,193; pour le chanvre, $6,292,310; pour la jute, $10,372,382. Que l'on calcule maintenant les sommes énormes qui doivent s'en aller à l'étranger en retour des autres fibres qu'il nous envoie.

Nous n'ignorons pas que les machines à décortiquer la jute, inventées jusqu'ici, dans l'Ouest ou au Sud, laissent encore à désirer, qu'il règne encore, sur le succès définitif de la décortication rapide et à bon marché, de l'incertitude dans beaucoup d'esprits. Nous excusons donc la timidité qui se manifeste dans les essais de cette culture; mais regrettons de la trouver si générale dans le pays. Les inventeurs sont alliés déjà loin, ils sont si près du but qu'ils poursuivent, qu'il n'y a plus à douter de la réussite la plus complète. Fions-nous là-dessus au génie inventif de l'américain et à son heureuse étoile. Quelle entreprise a-t-il jamais tentée qui n'ait pas été couronnée de succès?

Supposons maintenant le Sud, la Louisiane en particulier, se convaincant, à la fois, à la production de tous ces textiles, de toutes ces plantes fibreuses, dont le placement est si sûr, la transformation en article manufacturé, si fructueuse; voyez toutes ces nouvelles ressources agricoles s'ajoutant à la production du coton et venant compenser les pertes qu'occasionne, fréquemment, au planteur la culture unique à laquelle il s'est trop exclusivement voué, et dites s'il ne doit pas s'opérer, dans notre Etat, la plus heureuse des transformations. Plus de ces coups de fortune, ni de ces revers auxquels nous exposent à chaque instant, les caprices du ciel et les brusques changements de l'atmosphère. Toujours et partout, qu'il s'agisse de la production, des graine, comme dans l'Ouest, des plantes industrielles, comme dans le Sud, c'est la variété des cultures qui a fait la fortune du fermier. Plus qu'aucun autre, peut-être, le planteur louisianais est soumis à cette loi de salut.

WARRENTON, N. C.—Le Rev. J. E. C. Barham, dit: J'ai fait usage de "Brown's Iron Bitters. Cette préparation restaure l'appétit, agit comme tonique et excite l'appétit."

La soie en Louisiane.

Nous avons lu, hier, une lettre envoyée par une des premières autorités de New-York et de Patterson, New Jersey, en matière de soie et de soieries, à M. Herbelin qui, comme chacun le sait, a monté dernièrement, ici, une filature de ce précieux textile. La fabrique de la rue Douane fait tous les jours de nouveaux progrès, et M. Herbelin a pu, plusieurs fois déjà, faire dans les deux villes, dont nous venons de parler, des envois importants de ses produits.

C'est en réponse à ces envois qu'a été écrite la missive en question; elle est on ne peut plus flatteuse. Les soies Herbelin ont été examinées, titrées, classées; elles laissent bien loin derrière elles, celles du Japon; elles sont mêmes préférées aux Milanaises. C'est incontestablement le plus bel éloge qu'on en puisse faire.

De pareils débuts méritaient des encouragements sérieux, effectifs, là l'obtiendront; disons mieux, ils l'ont déjà obtenu. Grâce à l'activité dévorante de M. Herbelin, une compagnie est en voie de formation pour la production de la soie et la fabrication des soieries; elle est placée sous le patronage de nos négociants les plus éminents, qui s'en font les principaux actionnaires.

Nous espérons bientôt pouvoir citer des noms et annoncer l'organisation de la compagnie. Voilà une grande et belle industrie qui se fonde parmi nous, avec un peu d'encouragement et d'appui de la part du gouvernement d'Etat et du gouvernement général, elle prospérera rapidement et prendra de grands développements. Pourquoi la Nouvelle-Orléans ne rivaliserait-elle pas avec Paterson, le grand centre de cette industrie aux Etats Unis.

Nous sommes priés d'annoncer que toutes les personnes qui prennent intérêt au succès de cette entreprise, peuvent visiter la filature de la rue Douane, entre Bourgogne et Remparts.

Sous peu, M. Herbelin va partir pour le Nord; il doit y visiter les premières manufactures de soieries et, surtout, inspecter les mêmes où se fabriquent les meilleurs métiers à dévider et à tisser la soie, notamment, celle de Willimantic, Connecticut. Il tient à n'employer que les machines les plus modernes et les plus perfectionnées.

WEST END.—On le sait, la Compagnie du chemin de fer désirant récompenser le zèle et le mérite aussi, n'a pas voulu s'en tenir strictement aux termes des engagements, et a offert des bénéfices à divers sujets du théâtre de West End.

Parmi les bénéficiaires elle a désigné les dames choristes et c'est la Matinée de ce jour qui leur est réservée. Elles sont en assez joli nombre, on le sait, et pour que le dividende ait quelque valeur il importe que le public en masse réponde à leur appel. La somme à débourser à cet effet est très minime; mais si les habitués du théâtre font leur devoir, le total de la recette sera bon et les choristes seront quelque peu dédommagées de la maigre obère qu'on fait d'ordinaire en pareil emploi. C'est donc tout cordiale ent que nous venons ici plaider leur cause; très heureux si nous pouvions contribuer à la gagner. Elles se sont acquittées de leur modeste tâche avec une conscience qui ne s'est jamais démentie; c'est le moment de le reconnaître.

Traiter libéralement les troupes dramatiques ou lyriques, c'est en quelque sorte sauvegarder l'avenir, et y rendre plus faciles les bons engagements.

Billee Taylor est la pièce en vogue pour le moment, et cette vogue est justifiée par la valeur même de l'ouvrage et par la façon dont il est mis en scène, joué et chanté.

La matinée commence après l'arrivée du train de midi, mais nous conseillons à ceux qui désirent se loger aux premières rangées, de précéder ce convoi. Comme à l'ordinaire, ce soir représentation de l'opérette, précédée et suivie du concert instrumental au Pavillon.

Ne pas oublier que le théâtre de West End a depuis lundi deux nouveaux sujets qui ajoutent beaucoup à l'éclat des spectacles: Mlles GOSSI et CARULLO, deux jeunes et gracieuses danseuses.

Le ministère du commerce, en France, continue ses recherches statistiques sur toutes les branches de l'activité humaine en France.

Voici, d'après les derniers résultats obtenus, quelques renseignemeus curieux sur les principales industries existant en France ainsi que sur la quantité d'ouvriers qu'elles occupent.

Mines des houilles, 342, employant 106,415 ouvriers.

Exploitations de tourbes, 1,035, employant 27,977 ouvriers.

Mines de fer, 355, employant 8,468 ouvriers.

Autres mines métallifères, 60, employant 4,422 ouvriers.

Usines à fer, 359, employant 57,000 ouvriers.

Fabriques de porcelaines et faïences, employant 18,708 ouvriers.

Fabriques de verres et cristaux, 162, employant 23,421 ouvriers.

Fabriques de papier et de carton, 536, employant 32,653 ouvriers.

Usines à gaz, 619, employant 10,575 ouvriers.

Fabriques de bougies, 157, employant 3,603 ouvriers.

Fabriques de savons, 339, employant 3,509 ouvriers.

Fabriques de sucre indigène, 312, employant 63,526 ouvriers.

Industries textiles, 5,024, employant 253,383 ouvriers.

Pour purifier les vêtements et la toile, désinfecter les eaux et les vases, prenez le "Gleam's Sulphur Soap."

Les "Pike's Toothache Drops" guérissent les maux de dents une minute.

Les Français à New-York.

Nous lisons, dans le *Messager Franco-Américain*:

La presse de New-York a accueilli le retour du fondateur du *Messager* avec une sympathie dont il est vivement touché et reconnaissant. A ce propos, le *Star* a consacré à la colonie franco-newyorkaise un article de fond très flatteur pour notre amour-propre national, mais qui contient aussi des enseignements sur lesquels nous avons nous-mêmes souvent insisté et que nous sommes heureux de retrouver sous une forme américaine.

"Il y a, dit notre excellent confrère, près de 75,000 Français à New York. La grande majorité en est industrieuse, économe et largement doué de l'esprit d'entreprise, de l'adresse, de la dextérité qui distinguent leur race. En général, ils frayent moins avec la population américaine que les autres étrangers. Même les Allemands montrent une tendance plus prononcée à s'américaniser que les nouveaux débarqués de France. Ceux-ci conservent leur langage et leurs coutumes et constituent une sorte de ville française au milieu de notre ville, ce qui est regrettable, car nous avons autant à apprendre d'eux qu'ils peuvent avoir à apprendre de nous.

"Ils devraient donc, dans notre intérêt comme dans le leur propre, s'identifier avec notre pays et se mêler à sa vie si mouvementée, aussi promptement que possible après s'être convenablement acclimatés. Une grande proportion des immigrants français ignorent l'anglais à leur arrivée. En se jetant immédiatement dans un milieu exclusivement français, ils se rendent plus lente et plus difficile l'acquisition de notre langue et diminuent d'autant plus leurs chances de s'ouvrir un chemin parmi nous et de prendre part à nos affaires. Il serait cent fois préférable pour eux de ne pas s'accrocher si désespérément les uns aux autres et de faire plus d'efforts pour participer à la vie générale de la communauté. Néanmoins, ils nous rendent des services réels en modifiant l'horrible cuisine new-yorkaise, en introduisant leur délicatesse, leur habileté dans toutes les branches de nos manufactures, surtout dans les articles d'art et de fantaisie. Leur influence sur nos manières est déjà très marquée.

"Ce qu'il y a d'étonnant c'est qu'il vienne à si peu d'Américains la pensée de vivre quelques mois dans une famille française, ce qui est bien certainement le moyen le plus rapide et le plus infaillible d'apprendre le français, la seule langue parlée aux foyers des fils de la France. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Français sont parmi nous un élément beaucoup plus précieux pour la prospérité générale et le perfectionnement de la communauté qu'on n'est pas porté à le supposer. Et, chose étrange, ils sont pour la plupart plus Am ricains dans leurs idées et dans leurs sympathies que les immigrants anglais, qui parlent notre langue et sont pourtant de la famille."

Il n'est pas un de nos lecteurs qui ne lise avec plaisir cette appréciation très fine de notre caractère. Quant aux suggestions tout amicales qu'elle renferme, tous nous en reconnaîtrons la justesse. Ceux qui pourraient s'en sentir piqués peuvent être assurés, *ipso facto*, qu'elles s'appliquent à eux tout spécialement et nous les engageons vivement à en faire immédiatement leur profit.

Le *Journal du Bâtiment* et *des Travaux Publics* dit:

Le *Journal officiel* du 4 août publie une note que le gouvernement anglais vient de remettre au ministre des affaires étrangères au sujet des ravages exercés par le choléra dans la vallée du Nil. Au fond, ce document est bien moins un acte de diplomatie qu'un véritable communiqué adressé par le Foreign Office aux organes les plus autorisés de la presse européenne. Le Cabinet de Londres a été sensible aux attaques qui ont été dirigées contre lui par les principales feuilles du continent. Il a été accusé d'avoir assisté avec une sérénité toute britannique aux progrès d'un fléau apporté en Egypte par des navires venus des Indes et d'avoir abusé de la dictature de fait, qu'il exerce au nom du Khédive pour s'opposer aux seules mesures de précaution qui auraient pu arrêter la marche de l'épidémie.

Il y a évidemment beaucoup d'exagération dans les critiques adressées aux autorités anglaises. Il serait déraisonnable de prétendre que c'est en pleine connaissance de cause que nos voisins ont ouvert l'Egypte aux ravages d'une épidémie. Il leur suffisait d'avoir apporté à ce malheureux pays les bienfaits de l'occupation à main armée et de la Constitution de lord Dufferin, et ils n'avaient nullement besoin, pour en achever la ruine, de lui infliger à titre de plus amplement utile invasion du choléra.

Nous saisissons scrupuleusement que toutes les personnes qui prennent intérêt au succès de cette entreprise, peuvent visiter la filature de la rue Douane, entre Bourgogne et Remparts.

Sous peu, M. Herbelin va partir pour le Nord; il doit y visiter les premières manufactures de soieries et, surtout, inspecter les mêmes où se fabriquent les meilleurs métiers à dévider et à tisser la soie, notamment, celle de Willimantic, Connecticut. Il tient à n'employer que les machines les plus modernes et les plus perfectionnées.

Le ministère du commerce, en France, continue ses recherches statistiques sur toutes les branches de l'activité humaine en France.

Voici, d'après les derniers résultats obtenus, quelques renseignements curieux sur les principales industries existant en France ainsi que sur la quantité d'ouvriers qu'elles occupent.

Mines des houilles, 342, employant 106,415 ouvriers.

Exploitations de tourbes, 1,035, employant 27,977 ouvriers.

Mines de fer, 355, employant 8,468 ouvriers.

Autres mines métallifères, 60, employant 4,422 ouvriers.

Usines à fer, 359, employant 57,000 ouvriers.

Fabriques de porcelaines et faïences, employant 18,708 ouvriers.

Fabriques de verres et cristaux, 162, employant 23,421 ouvriers.

Fabriques de papier et de carton, 536, employant 32,653 ouvriers.

Usines à gaz, 619, employant 10,575 ouvriers.

Fabriques de bougies, 157, employant 3,603 ouvriers.

Fabriques de savons, 339, employant 3,509 ouvriers.

Fabriques de sucre indigène, 312, employant 63,526 ouvriers.

Industries textiles, 5,024, employant 253,383 ouvriers.

Le commerce d'exportation des Etats-Unis de Colombie s'élève à $35,000,000 par an; l'Amérique y entre pour $12,000,000. Le pays est très sympathique aux étrangers, et son gouvernement est disposé à faire toute sorte de concessions à ceux qui viendront en développer les ressources, lesquelles sont, avant tout, minérales, agricoles et forestières.

Il y a, dans le sol, une quantité énorme d'or. La Colombie est le troisième pays du monde pour la production de ce métal précieux; le platine y est aussi fort abondant, et l'on pourrait y exploiter de vastes gisements de charbon.

On trouve, dans le pays, au moins 50 essences différentes de bois; la banane, la noix de coco y poussent en abondance, et l'on en expédie, tous les mois, quinze cents à deux milles tonnes seulement.

Il existe, dans la Colombie, des plantations de 80,000 cocotiers dont chacun rapporte, par an, un dollar; malheureusement, les sauterelles ont détruit toute la récolte de l'an dernier.

Il y a, dans ce pays, 6 chemins de fer qui se construisent en ce moment; ce sont des capitalistes américains qui sont à la tête, moins M. Francesco Centeros, qui a le contrat. "Je voudrais, disait, dernièrement, M. Edmund W. P. Smith, conseil des Etats-Unis à Carthagène, capitale des Etats-Unis de Colombie, au reporter d'un journal de New York, je voudrais voir les navires américains entrer plus fréquemment dans les ports colombiens. Il se passe souvent bien du temps sans qu'on y aperçoive le pavillon des Etats Unis, tandis qu'il y aborde, tous les mois, vingt-deux vapeurs européens. Il y a bien la ligne Atlas, mais elle est détestée par la population, parce qu'elle exerce un monopole et qu'elle ne se soucie guère de se conformer aux goûts du pays. On s'est efforcé d'établir des compagnies rivales, mais il y a une concurrence terrible à combattre, celle de l'Angleterre, qui a depuis longtemps, le contrôle de toutes les exportations.

Les consuls américains font triste figure en Colombie, parce qu'ils sont très peu payés, tandis que les consuls anglais vivent princièrement et reçoivent magnifiquement les commerçants et les fonctionnaires.

Dans un article sur les probabilités de guerre entre la France et l'Angleterre, article publié par le *Messager*, de Flowa, au fond du grand Ouest des Etats-Unis, nous trouvons le passage suivant:

Tous les faits prouvent que l'Angleterre n'ose pas s'engager dans une guerre avec la France. Les Fénéniens, la puissance dont elle jouit, elle les a conquises dans des guerres avec des peuples à demi barbares, et par l'influence de ses journaux. Ses intérêts sont trop épars sur terre et sur mer, et, en dépit de sa nombreuse marine, une guerre avec la France la réduirait à l'impuissance. D'ailleurs, elle en a la parfaite conscience; toute guerre étrangère permettrait aux victimes de son détestable gouvernement, de se soulever à l'intérieur et de la frapper par derrière; de profiter toutes les provinces anglaises surgiraient des milliers de recrues en faveur de la France, le peuple irlandais saisirait avidement l'occasion de se mesurer avec son ennemi, en rase campagne. L'Irlande pourrait engager la bataille à l'ombre des trois couleurs de la France. Et ces "Nouveaux Vous de Lunéville" "Abattez le Sassenach!" se feraient entendre, comme à Fontenoy, et frapperaient de terreur la pauvre nuit, atelque Anglaise qui n'a jamais vu le feu et n'a jamais menacé avec un ennemi sérieux. Non, quoi qu'il prétendent la guerre, n'ont pas étudié les récents événements. L'Angleterre n'osera pas, ne peut oser faire la guerre à la France."

On a beaucoup admiré, à l'Exposition de Paris, en 1878, des toisons qui provenaient de l'Etat du Vermont, autant pour le poids que pour la qualité de la laine. Trente de ces toisons donnaient 22 p. cent du poids total de l'animal, 6,30: une atteignait jusqu'à 36,6 p. c. Vingt-une avaient appartenu à des béliers.

On croit généralement que l'amélioration n'a porté que sur la quantité de la laine et non sur la qualité, c'est là une erreur. On a constaté, en expérimentant, en mesurant la laine. En 1856, la fibre de la laine de mérinos était longue de 1,750 pouce. La laine de Saxe mesurait 1,840. En 1878, la laine des béliers du Vermont donnait 1,934, 1,902, et jusqu'à 1,1195. La principale cause de la merveilleuse amélioration des moutons du Vermont sont: le climat un peu rude sous lequel ils vivent, la richesse, la douceur des pâturages dont ils se nourrissent, la limpidité des eaux qu'ils boivent, la condition géologique du sol qu'ils foulent, enfin, les soins dont ils sont l'objet de la part des éleveurs. Il est difficile de trouver ailleurs que dans le Vermont, au moins dans le nord, toutes ces conditions favorables à la durée et à la race. Aussi versons de la, du Sud dont faire venir les béliers pour faire les meilleurs croisements. En 1879, il a été exporté de moutons, en 1880, 60, en 1881, 21. Chaque wagon peut contenir de 100 à 150 moutons. La plupart des envois se composent de béliers.

La plus importante compagnie de chemin de fer des Etats-Unis, est l'Union Pacific; elle opère sur 4,269 milles avec un capital de $65,322,155; le Pensylvania possède 1,173 milles et un capital de $85,462,300; le New York Central 993 et $89,425,300; le Wabash, 3,318, et $49,954,700 de capital; le Missouri Pacific, 5,535 milles, capital, $30,000,000, Louisville & Nashville, 2,028 milles, capital, $25,000,000; le Lake Shore, 1,277 milles, capital, $50,000,000; l'Illinois Central, 1,892 milles, capital, $29,000,000; le Chicago et North Western, 3,278 milles, capital, $37,336,499; le Chicago et Rock Island, 1,381 milles, capital, $34,805,744; le Chicago, Burlington et Quincy, $3,136 milles, capital, $69,814,191; le Central Pacific, 2,995 milles, capital, $59 375,500; le Baltimore et Ohio, 1,553 milles, capital, $19,792,556; le Northern Pacific, 2,691 milles, capital, $90,408,132; Erie, le 1,020 milles capital, $85,409,100.

Il semble que les capitalistes anglais comprennent mieux les ressources du Sud que les financiers du Nord. Ils y achètent partout et y font d'énormes placements. Leurs acquisitions en Floride sont véritablement immenses; elles ne sont guère moindres dans d'autres Etats du Sud. Leurs agents sont sans cesse aux aguets; ils mettent la main sur des plantations qu'ils se procurent à des prix insignifiants, et s'y rendent acquéreurs de vastes propriétés, dans le but de les coloniser et de les exploiter plus tard. Les Anglais sentent que, dans peu d'années, les Etats du Sud deviendront plus riches que le Nord; ils prennent l'avance, et ils ont raison, après tout. Voilà longtemps que les journaux du Nord avertissent les spéculateurs de leur section de ce qui se passe, et les engage à placer leurs capitaux dans une contrée qui, avant vingt-cinq ans, aura pris d'énormes développements.

Il a été tué et salé, à Chicago, du 1er mai au 13 août, 1,263,000 porcs.

Le ministre de la guerre, en France, a quitté Paris, le 7 août, pour entreprendre un voyage d'inspection dans les places fortes de la frontière de l'Est.

Il se rendra, d'abord, à Verdun, d'où il se dirigera, en suivant la frontière nord-est, sur Toul, Espinal et Belfort.

Il est possible que le ministre visite également, si le temps le permet, les places de Longwy, Montmédy et Mézières.

Le ministre se propose, en effet, d'étudier sur place, avec les directeurs du génie et de l'artillerie, la question du camp retranché, qu'il a été projeté d'établir autour de cette place.

A la suite de cette tournée, qui durera sans doute une quinzaine de jours, le ministre se propose d'en entreprendre une deuxième dans les places de la frontière sud-est.

Outre le général Tricoche et le colonel Richard, directeurs du génie et de l'artillerie au ministère, le ministre sera accompagné, dans ce voyage, du commandant d'artillerie Peigné et du capitaine du génie Courtin, deux de ses officiers d'ordonnance.

D'après les indications actuelles, les politiciens de l'Ohio, sont arrivés à cette conviction qu'il y a une sorte d'association mutuelle entre le gouverneur Foster et M. Arthur; le premier assurerait l'Ohio au second pour l'élection présidentielle; le second aiderait le premier à arriver au Sénat. On se demande ce que devient ici M. John Sherman, et quel jeu il joue en ce moment.

Les Directeurs de la Bourse Mexicaine de St-Louis, préparent une excursion du nord au Mexique; les invités se composeront des premiers commerçants et hommes d'affaires de cette section. La Compagnie du Missouri Pacific a mis libéralement ses wagons-palais Pulman à la disposition des excursionnistes; le transport sera gratuit.

M. Cahill, consul mexicain et président de la Bourse, partira dans peu de jours pour Chihuahua, pour achever les derniers préparatifs.

M. Marco Besso, secrétaire général des Assurances générales de Trieste-Venise, désirant contribuer à rendre accessible et familière aux ouvriers, artisans et cultivateurs, aux plus modestes travailleurs, l'assurance sur la vie, a adressé, le 30 mai dernier, au secrétaire perpétuel de la Société des institutions de prévoyance, M. de Malarce, l'offre d'un don de 2,500 fr., destiné à former le prix d'un concours pour le meilleur Mémoire sur cette question.

"Quels pourraient être les moyens de propager l'assurance sur la vie [retraites pour la vieillesse, assurance après décès, etc.] parmi les plus modestes travailleurs; de rendre l'assurance la plus avantageuse possible pour l'assuré, en réduisant les frais au minimum; de favoriser et faciliter la régularité de l'épargne en vue de l'assurance?"

L'intention de dévouement public de M. Marco Besso ayant été dûment appréciée, et son offre agréée, le président du Congrès scientifique universel des institutions de prévoyance, M. Léon Say, a fait connaître, à la fin du Congrès, que le concours était ouvert et serait clos le 31 décembre 1884.

Le comité chargé de statuer sur le concours, avec tout pouvoir de règlement, est composé de M. Léon Say, membre de l'Institut, sénateur, président; M. Eugène Rolland, membre de l'Académie des Sciences; M. le président Roy, président de la Cour des comptes, président de la Société des institutions de prévoyance et du Congrès; M. Marco Besso, secrétaire général des Assurances générales de Trieste Venise; M. E. Cheysson, président de la Société de statistique; M. Charles Robert, ancien conseiller d'Etat, directeur de la Compagnie d'assurances "l'Union"; et M. A. de Malarce, secrétaire perpétuel de la Société des institutions de prévoyance, secrétaire-général du Congrès.

Les Mémoires envoyés au Congrès peuvent être écrits en français, italien, anglais ou allemand; ils doivent porter en tête une épigraphe, reproduite dans un pli cacheté qui contiendra le nom de l'auteur et ne sera ouvert qu'après le jugement du concours. Ils devront être adressés au secrétariat général [68, rue de Babylone, à Paris] de manière à parvenir, au plus tard, le 31 décembre 1884.

Le volume des travaux du Congrès des institutions de prévoyance de 1883 est en préparation; mais sa publication exigera un certain temps, les épreuves devant être revues par les auteurs nombreux et répartis dans les divers pays d'Europe et d'Amérique. Un résumé des travaux du Congrès va être publié prochainement par les soins du secrétariat général, comme cela fut fait après le Congrès de 1878.

Enfoncez vitre en 2 donnez-lui une vie nouvelle en faisant usage du "Brown's Iron Bitters."

B. TREMOULET,
Rue Decatur, No 7, vis à vis la Poste,
Vins de Bordeaux des meilleurs crûs, réservés de Duff Gordon & Co, de Pedro Domecq etc.
Porto de Sandeman & Co. Offley, Cramp & Forrester.
Champagnes de toutes marques en rasom.
Vieux Whiskies, Cognacs, Rhums Genièvres, etc.
Vins de Californie de toutes sortes.
Vin de St-Vincent véritable, etc. etc. etc.
AUX PLUS BAS PRIX.

Congregazione E Fratellanza Italiana di San Bartolomeo Apostolo.
FETE DE LA ST. BARTHELEMY 24 AOUT.
VENDREDI 24 courant, la Société Italienne de Bienfaisance de St Barthélemy de la Nouvelle-Orléans célébrera son fête annuelle par une grande messe en musique, pontificale à l'Eglise Catholique et Italienne de St. Antoine de Padoue rue des Remparts et l'on y fera la quête du matin et ensuite par une procession dans toutes les rues principales de la ville.
Les officiers et les membres de la susdite organisation sont priés de se rendre à 8 heures précises du matin au No 424 rue Saint Ramps à la chapelle précitée de la procession en honneur de leur Saint Patron et de la fête. Aussi nous de la Société Article 14 de la Constitution est mis en toute vigueur. Les différentes sociétés, unies de bienfaisance, de charité et de secours mutuels, respectivement invitées à se joindre à nous pour célébrer d'autant le jour.
Par ordre de
JOHN BERTUCCI Président.
JOSEPH PIONE Secrétaire aux archives
22août—3t

A vendre.
UNE jolie maison de résidence, se composant de deux beaux salons à arche d'un cabinet de toilette, d'une grande salle à manger, de huit chambres à coucher, deux trois avec chambres à bains, cuisine, cours, jardins, etc. &c.
S'adresser sur les lieux No 139 rue Villeré.
22 août—3 DIM

ON DEMANDE.
ON DEMANDE A CE QUE TOUT LE MONDE SACHE QUE LE MAGASIN DE VETEMENTS CONFECTIONNES DE C. LAZARD sera transféré le 15 septembre, en après cette date, au coin des rues Canal et North Peters. 19août—1 mois.

ACHAT ET VENTE
D'Ouvertures de Seconde Main,
—DITES QUE—
Portes pleines et vitrées, châssis, persiennes, vitrines, comptoirs, etc.
No 12 RUE CONTI,
21août—1m mar jd A. DELCOUS.

A Louer.
A partir du 1er Octobre, le bureau situé au rez de chaussée No 79 rue Bienville, entre Royale et Bourbon.
S'adresser à
ELMORE DUFOUR,
Chambre No 5, Gallier Court,
No 11 rue Carondelet.
19 août—

A louer
LA MAISON DE RESIDENCE en briques se composant d'un rez de chaussée, d'un premier étage, et d'une mansarde, située au coin des rues Bourbon et Quartier. On pourra en prendre possession dès le 1er octobre.
S'adresser à HORACE L. DUFOUR.
14 août—1f 3 rue Carondelet.

—THE MILD POWER CURES.—
HUMPHREYS' HOMEOPATHIC SPECIFICS.
In use 30 years.—Each number the special prescription of an eminent physician—The only Simple, Safe and Sure Medicines for the people.

1.	Fevers, Congestion, Inflammation	25
2.	Worms, Worm Fever, Worm Colic	25
3.	Crying Colic, or Teething of Infants	25
4.	Diarrhea Of Children or Adults	25
5.	Dysentery, Griping, Bilious Colic	25
6.	Cholera Morbus, Vomiting	25
7.	Coughs, Cold, Bronchitis	25
8.	Neuralgia, Toothache, Faceache	25
9.	Headaches, Sick Headaches, Vertigo	25
10.	Dyspepsia, Bilious Stomach	25
11.	Suppressed or Painful Periods	25
12.	Whites, too Profuse Periods	25
13.	Croup, Cough, Difficult Breathing	25
14.	Salt Rheum, Erysipelas, Eruptions	25
15.	Rheumatism, Rheumatic Pains	25
16.	Fever and Ague, Chill Fever, Agues	25
17.	Piles, Blind or Bleeding	25
18.	Catarrh, Acute or Chronic, Influenza	25
19.	Whooping Cough, violent coughs	25
20.	General Debility, Physical Weakness	25
21.	Sleepy Disease	25
22.	Kidney Disease	25
23.	Nervous Debility	1 00
24.	Urinary Weakness, Wetting the bed	1 00
25.	Disease of the Heart, Palpitation	1 00

Sold by druggists, or sent by the Case, or single Vial, free of Charge, on receipt of price. Send for Dr Humphreys' Book on Disease (144 pages), also Illustrated Catalogue FREE. Address, Humphreys' Homeopathic Medicine Co., 109 Fulton Street, New York.

A vendre par LEON ARLAUD.

Grande Célébration de la Fête de St-Louis
—PAR—
L'Association de Bienfaisance Mutuelle du Pélican,
Au Fort Espagnol,
SAMEDI, 25 AOUT 1883
Le plus grand spectacle qui ait jamais été vu à la Nouvelle-Orléans, le célèbre AYRAYAMA JAPONAIS.
Feu d'Artifice le Jour,
qui sera lancé positivement à 5 heures du soir.
La Grande Fête commencera à 10 heures du matin.
Grande distribution de la gare rue du Canal au Fort Espagnol.
Grande Matinée Extraordinaire,
Entrée, 25 sous.
Jeux nouveaux, amusements champêtres organisés expressément pour la circonstance, ouverts à tout le monde.
1 Revolving Buckets (Seaches Egyptiennes)
2 Roue Tournante (blanche et noire) ou le calif du Pélican.—N. B.—Jeunes gens munissez-vous d'un vêtement supplémentaire.
3 Mâte Horizontale
4 Pêche aux nichons d'eau.—Attrape garde!
5 Prix en argent pour les jeux ci-mentionnés.
6 Tir à la carabine—pigeons de terre.
7 Le Pélican Volant.—Pour dames seulement.
1er Prix—Une jolie ombrelle.
2e Prix—Un bel éventail.
3e Prix—Un dé à coudre.
A 7 heures 30 minutes GRANDE REPRESENTATION THEATRALE par la troupe de St Quentin. En cette circonstance seule la troupe jouera pour la première fois la
MASCOTTE.
Le comité d'organisation prend plaisir à annoncer au public en général que Mlle ST QUENTIN a gracieusement consenti à chanter plusieurs morceaux français.
Pendant les entractes un nouveau divertissement sera représenté devant l'assemblée.
Siège réservé, 75 sous. Bal ou de famille, 25 sous. On pourra se procurer des sièges réservés deux jours à l'avance.
GRAND BAL dans la salle du Casino à 9 heures du soir. Lanciers ne jouera